

Jean-Claude Barreau. *Oublier Jérusalem*. Actes Sud, 1989, 148 p., 79 F.

Nous sommes en 1987 : dans le désert du Néguev, deux auto-stoppeuses hèlent une voiture pour rentrer à Tel-Aviv ; au volant, le sabra Haïm Balavitch, rescapé glorieux de la guerre des Six Jours, vient de terminer une période de « Milouim » ; les deux jeunes filles militent dans les rangs de La Paix maintenant : Golda est juive ashkénaze, Fériel Ben Amar, fille d'un notable palestinien musulman. Tel est le prologue de la bouleversante histoire d'amour que nous donne à lire Jean-Claude Barreau avec *Oublier Jérusalem*. La rencontre initiale, apparemment contingente, est en réalité destinée à organiser l'enlèvement de l'officier et échanger sa libération contre l'élargissement de camarades résistants. Mais les événements prendront un autre cours comme à l'insu des protagonistes : visite de Fériel dans les kibbousim et de Haïm au palais Ben Amar, rencontres clandestines, enlèvement par Haïm, sous couleur de perquisition routinière, de Fériel enceinte de lui, séquestrée et promise à un cousin jordanien. La désertion de Haïm les accule à la fuite, rendue possible par la levée des contrôles routiers. Levée insolite qui ressortirait en « happy end » si on ne la voyait dictée, en l'occurrence, par le consentement cynique du Mossad. Il faut désormais aux deux héros « oublier Jérusalem » puisqu'ils ont pris conscience qu'on ne saurait accéder, dans le conflit israélo-palestinien, à une solution d'ordre politique qu'en sortant de la clôture théocratique, en transgressant le sacré qui, par définition, ne se négocie pas.

« *Complicité tragique et forte de deux êtres qui se rencontrent alors que tout conspire à les séparer, d'un homme et d'une femme qui se sont reconnus semblables au-delà des pierres, de la haine.* » Si les héros de Jean-Claude Barreau se retrouvent ainsi enchaînés l'un à l'autre, c'est qu'il n'avait pas été imaginé, au départ, que fût possible la découverte mutuelle qui allait faire baisser les armes et les masques, relativiser, ébranler les stéréotypes mortifères. Peut-être faut-il être violemment surpris pour accéder à cette forme de vérité. L'occasion est ainsi offerte à chacun de nommer, avec ses mots quotidiens, de nommer et de dépasser, ce qui déchire, ce qui sépare, ce qui continuera à tuer si l'on n'arrête pas la machine infernale. De nommer aussi l'évidence : « *Nous sommes, reconnaît Fériel, plus proches des juifs d'il y a vingt siècles que tous ces Allemands, ces Polonais, ces Russes et ces Marocains venus ici depuis la guerre mondiale.* » « *Vous êtes, lui assène-t-elle, les premiers conquérants qui ne veulent pas admettre qu'ils sont bien conquérants. Les conquérants célèbrent leurs conquêtes. Vous autres, vous dites que vous n'avez rien conquis, que vous êtes revenus (...) Israël est la dernière entreprise coloniale de l'Occident. Voilà ce qui crève les yeux quand on arrache les oripeaux de l'idéologie sioniste.* »

Jean-Claude Barreau est bien connu, grâce à ses nombreux ouvrages-témoignages, pour avoir pris depuis longtemps les risques d'une authentique rencontre avec les hommes. Du côté de la solidarité et des luttes. *Oublier Jérusalem* n'est pas un essai de plus, mais un vrai roman dont les protagonistes, se cherchant

dans l'autre, n'échappent pas tout à fait à la loi psychologique de l'ambivalence fascination/répulsion. Serait-ce possible quand on est en guerre, que l'on soit bourreau ou victime ? Deux peuples ici se nient, diamétralement opposés et si proches, peut-être les plus étrangers et les mieux étrangers l'un à l'autre, les plus irréconciliables en apparence et les plus nostalgiques d'une harmonie perdue. Si l'on peut recenser sur la planète des poches de plus grande barbarie, on ne connaît pas de conflit aussi « symbolique ». A l'image de leurs « patries sœurs siamoises », les héros font, sous nos yeux, l'expérience de l'altérité décisive qui prend en compte la distance irréductible, qui met en lumière non seulement le rejet ou la peur de l'autre liés à la domination du plus fort sur le plus faible, mais aussi le reflet du double : la haine de l'autre ne s'alimente-t-elle pas, d'abord, d'une haine de soi-même souvent inconnue ? La « hainamoration », aurait pensé Lacan... Ceci dit, Fériel n'est en rien une sioniste inversée !

La qualité de cette expérience (« *leurs deux mondes antagonistes venaient de trouver dans leur affrontement leur accord le plus étrange* »), la générosité du message corrigeant, s'il en était besoin, l'apparente invraisemblance de certaines scènes dans un pays que l'on sait si hermétiquement quadrillé. L'arrière-fond mythique de l'« *invitus invitam* », du « malgré lui malgré elle », de l'amour de transgression, de l'amour impossible et néanmoins plus fort que la mort, a-t-il fonctionné comme un archétype intimidant ? Toujours est-il que Jean-Claude Barreau semble avoir éprouvé un réel bonheur à ancrer aujourd'hui, en Palestine occupée, la geste rajeunie, actualisée d'un nouveau couple qui se construit dans le sillage de Salomon et de la yéménite reine de Saba, de Qaïs et Layla, de Roméo et Juliette. Pour Haïm et Fériel, bien que l'exil, le « perdre de vue » soient une autre façon de mourir, la mort physique ne s'en suit pas et ni la fatalité, ni la raison d'État ni les tabous familiaux ni Dieu n'ont le dernier mot : ils sont eux seuls les artisans actifs, laïcs et libres de la réconciliation. Cela est neuf et mérite d'être souligné à un moment où l'*Intifada* contribue à faire renaître la Palestine, où l'OLP multiplie les ouvertures diplomatiques, les appels à la paix, au dialogue, à la reconnaissance mutuelle. La fiction romanesque qui pouvait paraître utopique, il y a quelques mois encore, serait-elle à inscrire au crédit d'une intuition prémonitrice ? Comme dans certains romans qui nous viennent d'Afrique du Sud, c'est tout simplement l'anticipation d'un avenir humain possible pour deux peuples qui s'étaient construits dans la négation de l'autre et sont confrontés maintenant à la reconnaissance, nouvelle-naissance-avec...

Il ne faut pas manquer de signaler enfin qu'avec *Oublier Jérusalem*, la Palestine est entrée un peu plus avant dans l'imaginaire occidental et non simplement comme un décor exotique. Jean Genet, sensible à l'occultation du drame palestinien, avait somptueusement ouvert la voie avec son *Captif amoureux*. Le Clézio a donné plus récemment dans ces pages les bonnes feuilles d'un roman à paraître bientôt, on l'espère. *Oublier Jérusalem* ne nous peint pas des héros auréolés mais des témoins ordinaires, intenses, attachés à une même terre et destinés à s'aimer,

tout simplement... comme les époux du *Cantique des Cantiques* ! Cette banalisation relative incite à se rappeler que si la Palestine n'a pas besoin des écrivains pour exister, elle vient, en revanche, de prendre un peu plus de place dans nos représentations, nos images, notre discours quotidien : il appartenait à l'écriture de la fixer, de la situer comme sujet, de signer sa visibilité.

Michèle FAÏ